



P. –V. PIOBB



LA GEOMANCIE

Des Augures Romains et des Devins Arabes

1927

- Le Voile d'Isis -



SOMMAIRE

32^e ANNÉE

Juillet

N° 91

D'UN MOIS A L'AUTRE

IAN MONGOÏ. // Informations sensationnelles // La Boîte mystérieuse. — La Droque de Vérité. — Le lorgnon indiscret. — Le Secret de la Vie.

CRITIQUE RELIGIEUSE

D^r ALTA. *Épîtres de Saint Paul. Préface.*

GÉOMANCIE

P.-V. PIOBE. *La Géomancie des Augures romains et des Devins arabes.*

PAGES POÉTIQUES

VICTOR-ÉMILE MICHELET. . . *La descente de Vénus aux enfers.*

MONOGRAPHIE

IAN MONGOÏ. *Silhouettes.*
PAUL-REDONNEL. *Minutes de Vie.*

TRADITION

D^r VERONES. *Sur la fête de l'Arbre.*

DIVINATION

FIDEL-AMY SAGE. *Le problème d'une destinée.*

ROMAN

E. BULWER-LYTTON. *Une Étrange Histoire. 2^e partie (suite).*
Trad. de J. THUILLER.

PETITE CHRONIQUE

G. TAMOS. *Un Congrès d'Astrologie*

CARNET DE L'OCCULTISTE

D^r EDM. DELOBEL.

— LES REVUES —

D^r EDM. DELOBEL.



LE VOILE D'ISIS

32^e ANNÉE — N° 91 — Juillet 1927

Ont collaboré à ce numéro :

D^r ALTA. — E. BULWER-LYTTON. — D'EGGERTHAUSEN. —

D^r E. DELOBEL. — FIDEL-AMY SAGE. — IAN MONGOÏ. —

VICTOR-ÉMILE MICHELET. — PAUL-REDONNEL. —

P.-V. PIOBE. — G. TAMOS. —

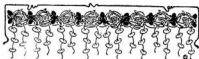
D^r VERONES.

REDACTION ET ADMINISTRATION

BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

11, QUAI SAINT-MICHEL, 11

PARIS (V^e)



LA GÉOMANCIE

Des Augures Romains et des Devins Arabes

Pourquoi parle-t-on beaucoup de Géomancie en ce moment ? Pourquoi ce moyen divinatoire semble-t-il de nouveau mis en pratique ? Est-ce parce que nous trouvant davantage en contact avec l'Afrique du Nord et le monde arabe par le Maroc, nous avons pu constater que la science géomantique s'était curieusement conservée dans son intégrité, — et, ainsi, que nous y avons pris goût ?

Je ne sais. Toujours est-il que jusqu'à ces derniers temps, fort rares étaient — même parmi les chercheurs d'occulte — ceux qui se préoccupaient de géomancie.

Et je crains bien que fort peu de personnes ne connaissent, aujourd'hui encore, les origines réelles et l'histoire de cette science.

Aucune pratique divinatoire, d'ailleurs, n'a jamais été plus secrète. A ma connaissance, il n'y a pas de véritable traité de géomancie : des mémentos existent bien, quelques-uns même

assez complets, mais aucun ne saurait avoir le caractère rationnel d'un traité. Si bien qu'on pourrait se demander s'il s'agit d'un art (autrement dit d'un moyen artificiel) ou d'une science (dont les fondements sont indiscutables) servant à prédire l'avenir.

Ce qu'on sait, c'est que de tous les moyens divinatoires, celui-là se trouve être le plus condamné par l'Eglise — et le plus abominé dans certains écrits musulmans, tel que le fameux conte d'*Aladin et de la lampe merveilleuse*.

Ce qu'on croit aussi, c'est que, primitivement, la géomancie consistait en une *divination par le sol* ou plutôt *sur le sol* : cette présomption provient de l'étymologie. On traduit géomancie par « divination au moyen de la terre ou du sol », quand on ignore tout de cet art (ou science). Et lorsqu'on y est quelque peu initié, on rectifie la traduction par « divination *sur* le sol ».

Toutes ces idées — j'aime mieux le dire immédiatement — sont des erreurs.

Géomancie veut dire, évidemment, divination par la Terre, mais ici la Terre est prise au sens générique qu'elle a dans les mots composés comme géométrie ou géographie. Elle est, pour ainsi parler, une *mancie* de la Terre, comme il y a une *métrie* et une *graphie* de la Terre.

Ses bases touchent à ce qu'il y a de plus compliqué en fait de science ancienne. On comprend qu'elles soient demeurées longtemps secrètes — au fond, parce que difficilement exposables sans

entrer dans une multitude de développements qui exigent du temps et aussi des volumes. Donner la *raison* des figures géomantiques c'est, en somme, évoquer toute l'application de la géométrie euclidienne à la construction des êtres animés et inanimés ! c'est faire appel, à la fois, à la géologie, à la chimie, à la biologie !

La seule *explication* de ces figures entraînerait à la composition d'un vaste traité — où il ne serait question que de polygones s'engendrant les uns les autres par suite du jeu des forces. Et il est fort possible que ce traité n'ait jamais existé : on a pu, sans doute, en enseigner les matières, mais plus que probablement par cours oraux.

Combien de géomanciens — non seulement aujourd'hui, mais encore jadis, chez les Arabes, les Romains, les Grecs ou les autres peuples — pratiquent et ont pratiqué leur science sans en connaître les fondements et la portée !

Les figures géomantiques ne sont qu'un nombre de seize, et le code d'interprétation est assez rapidement appris. On devient donc si vite un expert en la matière et on obtient des résultats tellement surprenants, qu'on s'arrête — généralement — à ce début. Ainsi, on laisse de côté toute la science qu'est, en réalité, la géomancie : on agit comme l'abonné au téléphone qui, journalièrement, se sert d'un instrument et d'un dispositif de lignes — dont l'étude est incontestablement profitable pour quiconque veut devenir ingénieur téléphoniste.

Etre abonné au téléphone ne veut pas dire qu'on est électricien — de même faire quotidiennement de la géomancie ne veut pas dire qu'on la connaisse.

Dans l'ancienne Rome, les jeunes *augures* faisaient des études fort longues ; mais, ainsi que le fait remarquer Tite-Live (IX, 36), dans la suite des temps, « on mit plus de soin à enseigner la littérature grecque » ! — autrement dit : la tradition des fortes études scientifiques se perdit.

Et la science principale des augures, c'était la géomancie. Si, donc, on songe que, lors de la fondation de Rome, Romulus et Rémus s'en rapportèrent aux Augures pour déterminer l'emplacement de la ville — cela nous laisse à penser que la géomancie remonte, pour le moins, aux Etrusques, c'est-à-dire à une époque fort lointaine.

A ce propos, j'attire l'attention sur l'erreur que nous avons toujours tendance à commettre, en ce qui concerne l'antiquité romaine. De ce que Cicéron a écrit le *de natura deorum*, nous nous fions aveuglément à ce livre : le talent oratoire de Cicéron et sa belle réussite comme avocat dans quelques procès célèbres comme celui de Verrès (simple scandale colonial), nous illusionne à travers les siècles. Or, à l'époque de Cicéron, on se connaissait en fait de religions, de rites et de symboles, à peu près autant qu'aujourd'hui, Caton disait, alors, que « deux augures ne pouvaient se regarder sans rire ». Et Caton et Cicéron — hommes politiques, préoccupés d'intrigues

sur le Forum — ont, en l'espèce, autant d'autorité que pourraient en avoir nos politiciens modernes qui, au demeurant, ne se préoccupent que des couloirs de la Chambre et du Sénat, et que nul ne pense à prendre comme arbitres dans des questions d'astronomie ou de métaphysique.

Je suis sûr — après lecture — que ni Cicéron ni Caton, ni Salluste ne savaient en quoi consistait la science des Augures. Leur rôle, à leur époque de scepticisme et d'ignorance sous couleur de philosophie et de littérature, voulait qu'ils fussent anticléricaux des religions d'alors, ou, tout au moins, tolérants pour toutes les convictions religieuses — cela pour flatter la plèbe (on dirait maintenant les électeurs).

Et, vraiment, partir de là pour comprendre l'antiquité, c'est à peu près comme si on prenait une discussion du Palais-Bourbon sur les relations avec le Vatican pour base d'élucidation de l'Evangile !

Il y a — ainsi — dans l'histoire de tous les peuples des moments où l'on s' imagine progresser, alors qu'en réalité on rétrograde : l'époque de Cicéron et celle qui suit jusqu'aux premiers temps du Christianisme en est une.

On ne peut donc se fier au dire de Cicéron pour avoir une idée de la science des augures : comment, entre toutes les naïséries qu'il raconte sur le vol des oiseaux (corbeaux et corneilles) et sur les poulets sacrés (qui ordinairement étaient des coqs, du reste), pourrait-on reconnai-

tre qu'il s'agit là de géomancie uniquement ?

La géomancie consiste essentiellement — et c'est ainsi que la pratiquent les juifs d'Asie-Mineure et les Arabes d'Afrique, et qu'on la pratiquait au moyen âge — à tracer au hasard, sur du papier, plusieurs lignes de points à l'aide d'une plume trempée dans l'encre. De ces lignes — au nombre d'au moins *seize* — on compte les points en les effaçant deux à deux, de manière qu'il n'en reste qu'un ou deux.

Bouché-Leclercq, dans son ouvrage sur l'astrologie grecque (qui, par parenthèse, est un monument d'érudition parfaite et d'incompréhension scientifique), a beau, tel un Cicéron au petit pied, se livrer à des plaisanteries lourdes sur cette manière de procéder, — il ne faut pas être très versé dans le métapsychisme pour comprendre que ce n'est là qu'une façon de dégager le subconscient

Et pour mieux laisser croire au hasard (c'est-à-dire à cette multitude de causes diverses qui constitue les faits, selon l'heureuse expression d'Henri Poincaré), les augures romains répandaient sur le sol un peu de blé et lâchaient un coq, appelé sacré pour la circonstance. Celui-ci picorait allégrement, et en picorant il éparpillait à tort et à travers les grains que, dans sa gloutonnerie, il ne saisissait pas du premier coup. Ainsi se traçaient des *lignes de grains*, semblables aux lignes de points faites avec la plume sur le papier, et l'augure n'avait plus qu'à les réduire deux à

deux, de manière à avoir seize fois un ou deux grains.

La méthode avait pour but d'éviter une équation personnelle chez l'opérateur, puisque celui-ci était un vulgaire animal — elle avait aussi un caractère de « mise en scène » qui impressionnait le profane.

Mais que ce soit avec un poulet éparpillant des grains, ou avec une plume traçant des points, les figures composées par la suite étaient identiques. En outre, en considérant attentivement le vol des corbeaux, on voit que leurs groupements constituent des figures géomantiques.

Ces figures procèdent, en réalité, de l'alliance d'un triangle avec un autre triangle, avec un carré ou avec une droite — ou d'un carré avec un carré, ou encore d'une droite et d'un carré, etc. Si, d'ailleurs, on représente sur un cercle le point 0° par une droite, son opposition à 180° par un carré et les deux points à 90° par des triangles — et qu'on mette ces quatre figures ensuite quatre fois à côté les unes des autres, puis, que l'on répète *au-dessous* de celles-ci une fois chacune des mêmes figures, on obtiendra les seize figures complètes de la géomancie. C'est très simple.

Au fond, c'est le mot sacré *ויהי* ou le *iod* est représenté par la droite, le *vau* par le carré et chacun des *he* par un triangle — et en répétant quatre fois chaque lettre au-dessous, on a les seize figures.

Ceci démontre que l'origine de la Géomancie est hébraïque — et, par conséquent, égyptienne, puisque indéniablement les hébreux ont emporté dans leur arche (c'est-à-dire leur *coffre*, puisque *aerca* en latin signifie coffre) tous les secrets géométriques des Égyptiens. On ne contestera pas, je suppose, que, du moment qu'il faut tracer un cercle, il ne s'agisse pas de géométrie — ceci soit dit pour les érudits.

Et, puisqu'il s'agit de géométrie égyptienne — tout au moins — on voit non seulement l'antiquité, mais la valeur de la géomancie.

Au surplus, cette géomancie n'est pas un tout à elle seule : elle n'est qu'une partie — et une petite partie — d'un ensemble plus vaste.

En effet, ses figures sont au nombre de seize — et on remarquera que dans le Tarot, outre les lames dites mineures et celles dites majeures si souvent étudiées et même comprises, il y a *seize figures* de personnages. Chacune de ces figures correspondent à une figure géométrique de la géomancie ! Pour le démontrer, ce serait simple, mais il faudrait que les chercheurs d'occulte, au lieu de se laisser aller à je ne sais quelle intuition dont M. Bergson lui-même sourirait, fassent un peu plus de science et surtout de géométrie. Le Tarot n'a rien de compliqué ni de mystérieux : les cabalistes ont assez répété dans leurs écrits que, avec les vingt-deux lettres hébraïques et les dix sephires, il était aisé de le com-

prendre. C'est vrai, c'est juste. Pourquoi, dans ces dernières années, a-t-on dévié ?

Mais je crains bien que beaucoup de modernes n'aient agi un peu à la manière de Cicéron — toutes choses égales d'ailleurs !

Et que l'on n'aille pas croire que les Juifs d'Asie-Mineure et les Arabes d'Afrique en sachent plus long et agissent autrement. Je m'en suis rendu compte maintes fois.

Il y a à Marrakech, dans cette curieuse capitale du sud marocain, une foire quotidienne qui se tient, dès que le soleil s'abaisse, sur la place Djemmâ-el-Fuâ. Elle est maintenant fort connue des touristes : c'est une foire indigène, très pittoresque, grouillante, où se trouvent les conteurs, les saltimbanques et aussi les diseurs de bonne aventure.

Pour les officiers et les fonctionnaires de la Résidence de Rabat, elle est, lorsqu'ils viennent à Marrakech, le lieu d'attraction. Chacun comprend assez d'arabe pour s'amuser aux récits des Mille et une Nuits, aux lazzi des saltimbanques. Inutile de dire que, me trouvant en déplacement à Marrakech, j'ai toujours été un fervent de cette foire.

Mon initiateur, si je puis dire, y fut le regretté colonel Delmas, chef d'Etat-major de la Résidence, héros de la Chaouia, de 1912, — mort, hélas ! depuis, d'une de ces maladies qui atteignent les Africains vers la cinquantaine. Delmas était un cœur d'or que tout le monde aimait, et moi en

particulier. Car nous étions du même âge, nous avions fait les mêmes études (du moins au début, par ce qu'on appelait jadis « la taupe »), nous avions une multitude d'amis communs et, pour tout dire, je crois bien que j'avais, alors que j'étais à la Sorbonne et lui à l'Ecole polytechnique, favorisé je ne sais quelle escapade nocturne. Ces souvenirs de jeunesse nous avaient liés tous deux dès que j'étais arrivé au Maroc.

C'est lui qui me montrait la foire de la place Djemmâ-el-Fuâ. Or, un jour, nous nous arrêtons près d'un diseur de bonne aventure, accroupi devant un pupitre avec une plume, du papier et de l'encre. Il traçait pour un consultant indigène des figures géomantiques ! Dès qu'il eut terminé ses quatre premières figures, je lui arrachai son papier. Il voulut protester, mais Delmas lui enjoignit de se taire, et il dut se résigner devant une aussi haute autorité, sanglée dans un si bel uniforme.

Gravement avec mon stylographe, j'achevais les douze autres figures — que, suivant la règle, on compose avec les quatre premières. Le devin ouvrait des yeux immenses, les indigènes interloqués pâlissaient — et quand ce fut fini, passant la plume à Delmas qui écrivait mieux l'arabe que moi, je lui dictai la réponse que le colonel, en souriant, traça en quelques caractères.

Alors, oh ! alors, on put voir cette chose curieuse, le devin se levant, disant à la foule que j'étais le premier « rouni » qui connaît la géoman-

cie ; que, par conséquent, je possédais les secrets d'Allah et que l'on devait me « vénérer » ! Et tous, s'accroupissant, comme à la mosquée, me rendirent les honneurs, ainsi qu'à un « imam ».

Cette petite vanité de ma part me coûta, d'ailleurs, un certain nombre de douros !

Mis en goût, je me suis amusé plus d'une fois à faire connaître tant aux arabes qu'aux juifs de Rabat et de Fez que la géomancie n'avait aucun secret pour moi.

De sorte que, très rapidement — et dès mes débuts au Maroc qui sont loin déjà — je fus considéré chez les juifs et chez les arabes d'une façon bien différente des autres fonctionnaires ou officiers.

J'ai pu tout à loisir converser, tant sur la géomancie, que sur l'astrologie, la cabale et le reste. Je confesse que je n'ai rien appris de nouveau pour moi — ordinairement même je me trouvais plus au courant des méthodes arabes en astrologie que les arabes eux-mêmes, fussent-ils vizirs et professeurs au collège musulman de Rabat. Cela fit d'ailleurs la stupéfaction du Sultan !

Mais si je raconte ces faits, c'est uniquement pour pouvoir dire que ma conviction est nette à l'égard des arabes et des hébreux — en ce qui concerne leurs propres traditions : ils les connaissent, les pratiquent même, mais n'en comprennent plus ni la profondeur, ni la portée, ni les bases scientifiques.

Ce serait un tort de croire qu'en enquêtant

auprès d'eux — fût-on accrédité par l'autorité politique et reçu par suite de son propre savoir — on trouverait parmi leurs souvenirs traditionnels des « secrets » importants. Hélas ! ils n'en ont plus. Je l'avais pensé, comme tout le monde, et je croyais de bonne foi puiser, grâce à mes séjours au Maroc, des lueurs spéciales. J'ai vu bien des gens, cabalistes, astrologues, géomanciens — et non seulement marocains, mais de plusieurs parties de l'Asie-Mineure, car les Musulmans et les Juifs d'Asie viennent aisément en Afrique — j'ai fait de bons dîners chez les caïds et les rabbins ; j'ai recueilli de bonnes et solides amitiés chez ces braves gens, — mais je n'ai point trouvé ce que je cherchais.

Le travail — le travail seul — patient, continu, incessant même, a pu me conduire au but poursuivi.

P.-V. PIOBB.

(Tous droits de traduction et reproduction réservés.)

